

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 37

Artikel: La messagère
Autor: Nel., J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE. — dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'à midi.

Sommaire du Numéro du 14 septembre 1918. — La Messagère (J. Nel). — Fumeurs et non fumeurs (suite et fin). — La mère Greniolet et sa bohème (Marc à Louis). — Romands et Bourguignons (B.). — Les chasseurs. — Feuilleton: La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LA MESSAGÈRE

AUTRES temps autres mœurs, — je vous fais grâce de l'original latin. Depuis la guerre, nos habitudes se sont transformées sur toute la ligne. Jamais on ne vit autant de clients chez l'épicier, devenu le maître de l'heure. Grands et petits, riches et pauvres, la classe moyenne aussi et surtout, défilent fièrement avec un kilo ou deux de pommes de terre sous le bras, une bouteille à la main droite, un filet à moitié rempli de légumes modestes à la main gauche. On rencontre des petits chars chargés de provisions et tirés par des professeurs. Il y a aussi les stères de bois qui circulent partout où l'on désire ne pas mourir de froid l'hiver prochain. Nos marchés s'encombrent de denrées, et celles du moins qui ne sont pas soumises à un séquestre ou à une restriction légale. Les ménagères essaient, sans y réussir, le phénomène de la multiplication des pièces de cent sous. Et les vieux, que nous sommes, se contentent à penser à cette époque si lointaine déjà qu'à Lausanne, il n'y avait ni trams, ni « ficelle », ni bicyclettes, ni macaques, mais cependant de bien beaux marchés. Ah ! certes, il ne fallait pas être flemmard. Nos bonnes grand-mères donnaient, elles les premières, l'exemple de l'effort. Pour tout le monde, ce n'était pas facile d'aller au marché de Lausanne depuis un de ses faubourgs. Et il fallait souvent, pendant la semaine, aller faire des emplettes chez le pharmacien, le droguiste, le marchand de fer, le marchand de drap, le boucher, etc. On vivait très simplement, mais encore ne pouvait-on se dispenser d'un semblant de confortable, ne fût-ce que pour le dimanche, alors qu'on recevait les « visites ». La « grande chambre » restait fermée toute la semaine ; n'y entrait que l'horloger chaque mardi pour vérifier la marche d'une pendule antique et le maître ou la maîtresse de la maison pour ouvrir et fermer le buffet ou le secrétaire contenant la caisse. C'est là qu'on nous montra des pièces d'or de cent, brillante, quarante francs. Peut-être les voyez-vous maintenant à la devanture d'un banquier. Il est fort à supposer que les gosses d'aujourd'hui, si leurs parents leur font voir une ou deux pièces de vingt francs en or égarées dans un tiroir depuis le 1^{er} août 1914, y penseront toute leur vie et diront : c'était au temps de la grande guerre !

Eh bien, aux jours d'autrefois dont je parle il y avait à Ouchy une bonne femme qu'on appelait la « Messagère ». Deux ou trois fois par semaine, la hotte sur le dos, elle allait à Lausanne faire « des commissions » et rapportait toutes espèces d'excellentes et utiles choses. Elle heurtait à la porte ou entrait sans s'annoncer, fai-

sait un grand bout de causette sur les événements qui l'avaient frappée, sur le prix et la qualité des marchandises, sur celui-ci, sur celui-là ; on lui versait un doigt de vin, elle cassait une croûte. Nous autres, les enfants, nous prenions quelquefois d'assaut cette hotte magique, au risque d'être profondément déçus si nous ne rencontrions pas un cornet de caramels ou quelque chose d'approchant. Et puis, la Messagère, restant au moins une demi-heure sur le pas de porte, répondait aux questions, en posait d'autres, s'en allait enfin rejoindre son appartement sombre et froid. Mais si, le lendemain, le soleil brillait, elle venait sur sa galerie en bois donnant sur la place et contemplait de loin les allées et venues des « étrangers » qui arrivaient du débarcadère ou y allaient. Le lait était sur le feu ; elle ne pouvait pas descendre. J'imagine que son existence n'était pas sans charme ; elle avait affaire à une foule de gens qui, en somme, étaient toujours avec elle d'une humeur agréable, parce qu'elle leur apportait, dans une certaine mesure, ces petits riens sur lesquels on compte pour couper la monotonie de l'existence. Et puis, elle savait bien qu'à la fin de l'année, à certains jours de fêtes publiques ou familiales, elle recevrait des gratifications en espèce ou en nature qui simplifieraient les exigences de son budget.

Et voilà à quoi je pensai brusquement l'autre jour en parcourant dans le Jura, un sentier dit de la « Messagère ». Mon imagination me faisait deviner les pas innombrables que là aussi une Vaudoise marqua pour munir les ménages d'un pain blanc tout chaud, d'une paire de souliers, d'une montre neuve ou réparée... d'un de ces éléments matériels enfin du bonheur au jour le jour tels que le conçoivent les humains.

J. NEL.

La clinique. — Un médecin nouvellement établi dans une petite ville du canton avait placé à sa porte un écriteau avec ces mots : « Dr X... Clinique privée ». Un confrère allant visiter un malade dans la même maison, voit cet écriteau et colle au-dessous un billet avec ces mots : « de clients » (clinique privée de clients).

Tête du jeune docteur en découvrant cette adjonction ! — C. P.

FUMEURS ET NON FUMEURS

IV

Les gens de lettres.

M. Virgile Rossel, Lausanne :

« Mon premier cigare — j'avais douze ou treize ans — m'a paru aussi agréable que peut l'être le fruit défendu. Ayant débuté sans douleur, j'ai persévéré sans déplaisir.

Jamais je ne fume avant mon repas de midi ; et même, jusqu'à ce moment de la journée, je fuis la seule odeur du tabac. Ensuite, il est vrai, je ratrape le temps perdu, sans que d'ailleurs je sois un fumeur passionné : deux hollandais ou deux mexicains, et quatre « veveys courts » suffisent à ma consommation quotidienne (j'ai délaissé la pipe d'assez bonne heure).

Comme je suis, en général, plus content de mon travail de la soirée que de ma besogne du matin, j'incline à croire que mes « bouts tournés » et mes « bouts » y sont pour quelque chose. J'ajoute que je fume volontiers en écrivant ou en lisant. Et puis si je n'éprouve pas la moindre envie d'allumer un cigare après mon repas de midi, c'est que je suis malade... »

Dr Adolphe Frey, Zurich :

Je me borne à un cigare par jour. En le fumant — hors de tout travail — je me sens excité, des idées me viennent, je vois se dessiner les grandes lignes de quelque ouvrage, puis vient une légère dépression de l'esprit. S'il m'arrive d'interrompre mon régime de l'unique cigare, c'est que l'état de ma santé est tombé au-dessous de la normale.

M. Hans Blösch, Bümplitz :

« Grand fumeur, je puis certifier que fumer est un vice, mais un vice sans lequel la vie serait un enfer. »

Dr Ragaz, Zurich :

« Ce que je dis de l'habitude de fumer ? Je dis qu'elle est un spécimen palpable et bien nauséabond de la barbarie où nous sommes encore plongés. Passons sa pipe au paysan assis le soir sur son banc ou au soldat au fond de la tranchée. Mais que des jeunes gens pour se donner du cœur au ventre se mettent à emperster de leurs cigarettes la pure atmosphère de la matinée, n'est-ce pas là un tableau de débauche ! Et le comble de la grossièreté ne consiste-t-il pas à vous fumer au visage dans un tramway archi-bondé !... Quand le monde sera devenu vraiment humain, on verra disparaître le tabac, et avant lui, je l'espère, bien d'autres choses encore. »

Ernest Zahn, Göschenen :

« N'étant pas fumeur, que vous dirai-je ? Par ce que je vois autour de moi, je ne sais si je dois louer le tabac ou le maudire. Il me semble cependant qu'on peut le ranger au nombre des jouissances de la vie, dont il faut user avec mesure, comme de toute chose. »

Les poètes.

Victor Hugo :

« Le tabac est plus nuisible qu'utile ; il change la pensée en rêverie... La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en la volupté. Remplacer la pensée par la rêverie, c'est confondre un poison avec une nourriture. »

Théodore de Banville :

« Le fumeur ne peut être ni un ambitieux ni un travailleur ; ni, à de très rares exceptions près, un poète ou un artiste. »

F. Coppée :

« Je n'ai aucune raison d'attribuer ma médiocre santé au tabac, que je considère, jusqu'à preuve du contraire, comme un excitant au travail et au rêve, et pour le poète, ces deux mots sont synonymes. »

Goethe :

« J'ai trois choses en horreur : la fumée du tabac, les punaises et la puanteur de l'ail. »

C.-F. Meyer :

« Un bon cigare en plein air ou devant ma cheminée flambante, a toujours été pour moi un plaisir innocent. Cependant, je n'aime pas à allumer en société, à cause des tourbillons de fumée et du mélange des tabacs. »

Gottfried Keller :